Ce qui se passe à CUBA

RESTE À CUBA!

Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Dubois, Amélie

Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba !

ISBN 978-2-89585-703-7

I. Titre.

PS8607.U219C372 2015 C843'.6 C2015-941489-X

PS9607.U219C372 2015

© 2015 Les Éditeurs réunis (LÉR)

Illustration de la couverture avant : © Yvon Roy

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada | Canada

Édition :
LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :
PROLOGUE
www.prologue.ca

Distribution en Europe :
DNM
www.librairieduquebec.fr

Suivez Amélie Dubois et
Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

AMÉLIE DUBOIS

Ce qui se passe à CUBA reste à Cuba !

LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure

Oui, je le veux… et vite !, Les Éditeurs réunis, 2012.

Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique !, Les Éditeurs réunis, 2012.

Ce qui se passe au congrès reste au congrès !, Les Éditeurs réunis, 2013.

Le gazon… toujours plus vert chez le voisin ?, Les Éditeurs réunis, 2014.

SÉRIE « CHICK LIT » :

Tome 1. *La consœurie qui boit le champagne*, Les Éditeurs réunis, 2011.

Tome 2. *Une consœur à la mer !*, Les Éditeurs réunis, 2011.

Tome 3. *104, avenue de la Consœurie*, Les Éditeurs réunis, 2011.

Tome 4. *Vie de couple à saveur d'Orient*, Les Éditeurs réunis, 2012.

Tome 5. *Soleil, nuages et autres cadeaux du ciel*, Les Éditeurs réunis, 2013.

Tome 6. *S'aimer à l'européenne*, Les Éditeurs réunis, 2014.

Amélie Dubois

ame_dubois

www.amelie dubois.com

La vie est courte, l'art est long,
l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse,
le jugement difficile...

– Hippocrate

... je dirais même TRÈS difficile pour certaines !

– Amélie Dubois

PROLOGUE

(À lire en s'imaginant, hum…, la suave voix virile de Charles Tisseyre…)

Fort populaire auprès des touristes depuis la fin des années 1990, l'île de Cuba – et en particulier la station balnéaire de Varadero – constitue la destination favorite du « tout-inclusif-voyageur-québécois ». Rêvant à la fois de mer turquoise digne de la Polynésie française et de prix compétitifs comme à Old Orchard Beach, bon nombre de gens y trouvent leur compte. Troquant les hôtels modernes pour des complexes désuets datant des années 1970, les vacanciers acceptent en toute connaissance de cause de – possiblement – se mesurer à un système de climatisation défectueux ou encore à un robinet de salle de bain qui explose. Certains habitués disent même voyager avec quelques outils dans leurs bagages, « juste en cas que… ». Ceci dit, la nourriture peu savoureuse, et ce, d'un bout à l'autre de la péninsule tropicale, procure au vacancier la chance inouïe de terminer ses vacances avec cinq livres en moins. Quel bonheur ! Sachez que le voyageur à Cuba s'en sort toujours vivant en avalant çà et là quelques morceaux de tomates vertes et de concombres ainsi que des pommes de terre frites – quand il n'y a pas de pénurie, ce qui arrive d'ailleurs fréquemment.

Le vacancier typique, adepte du rapport qualité-de-la-plage–prix, acceptera volontiers de partager ses astuces personnelles sur les blogues de voyage. Certains conseilleront par exemple de ne pas toucher aux rideaux de douche souvent souillés pour ne pas attraper de vilains champignons, alors que d'autres suggéreront d'offrir illégalement une bière

gratuite au vieux Cubain en habit hawaïen vendant des *peanuts* sur la plage depuis vingt ans en échange d'une photo cocasse avec lui. Quel souvenir original !

Le transport dans la ville de Varadero étant facilité grâce aux fameux autobus deux étages à cinq pesos la journée, les vacanciers peuvent déambuler dans les marchés aux puces regorgeant de marchandise redondante et hors de prix afin de rapporter à la maison des articles inutiles qui feront office de ramasse-poussière jusqu'au prochain ménage du printemps.

Mais de retour de leur périple, les photos caribéennes aux teintes bleu vert incroyables rappelleront aux vacanciers que « sur la côte ouest du Mexique, les plages sont pas belles, pis qu'à Punta Cana, c'est ben trop cher ! » Ils se promettront donc de retourner l'année suivante à Varadero… et ce, pour la huitième fois en huit ans…

Caroline pousse du bout des doigts trois mouchoirs de papier chiffonnés et humides jonchant la table devant elle. Puis, changeant finalement d'idée, elle se lève pour aller les déposer dans une petite corbeille vide qui se trouve tout près de l'entrée. Debout face à la grande porte opaque, elle renifle un grand coup, soupire, puis se retourne. La pièce toute blanche et exiguë où elle se trouve est dénuée de fenêtre, mais elle s'avère tout de même artificiellement lumineuse en raison d'un généreux éclairage au néon encastré au plafond. Résolue à poursuivre, Caroline reprend place sur sa chaise. Très concentré, un des deux hommes assis devant elle termine d'inscrire de l'information sur la première grande feuille huit pouces et demi par quatorze d'une pile cumulant une dizaine de pages. Il marque une pause pour s'assurer que l'écriture a bien traversé le papier carbone permettant de dupliquer ses écrits sur les quelques copies subséquentes. Comme tout semble conforme, il poursuit sa tâche.

Gentil, le deuxième type rassure un peu Caroline, qui s'essuie le nez une fois de plus, l'air abattu.

— Madame, beaucoup de gens font des bêtises en voyage. Certains consciemment, d'autres pas. J'espère que cela vous servira de leçon. Comme je vous l'ai dit plus tôt, nous sommes tenus au secret professionnel dans votre cas, mais sachez que vous n'êtes pas la première à vous retrouver dans ce genre de situation nébuleuse.

— Que je sois la première à me faire prendre ou pas, ça ne change pas grand-chose au final. Seigneur…

L'homme qui écrivait depuis déjà un petit moment termine enfin. Il vérifie le document à nouveau. Comme il semble satisfait du résultat, il tend la pile de feuilles à son collègue. Celui-ci en inspecte minutieusement le contenu avant de confirmer :

— C'est complet, je pense. Il faut seulement terminer d'inscrire les informations techniques de la fiche d'identification. Nous avons déjà votre nom complet et votre adresse de résidence à Gatineau. Il manque juste votre profession.

— Professeure au secondaire, en français.

— La matière n'est pas vraiment nécessaire, je pense, ronchonne le type, sévère, en ayant l'air de trouver que celle-ci livre beaucoup trop de détails compte tenu de l'information demandée.

— Je considère que je pratique un métier honorable, vous savez. Une enseignante se doit d'avoir des principes

éthiques. Vous comprendrez que je n'aurais jamais pu cautionner une affaire de même de mon plein gré…

— Ah, madame, écoutez… En vingt-sept ans de métier, j'ai appris que peu importe le style de vie de quelqu'un, son métier ou ses revenus, tout le monde peut déraper un jour ou l'autre dans sa vie…

— Bah… Pfft…, réplique la pauvre Caro qui n'ose contredire ce fait indéniable.

— L'adresse de votre lieu de travail, s'il vous plaît ?

— POURQUOI ? crie Caroline, maintenant prise de panique.

— C'est uniquement pour remplir le formulaire, ne vous inquiétez pas.

Caroline hésite un moment, comme si elle n'en croyait pas un mot. Elle toise un instant les deux types devant elle. Son regard se pose en alternance sur le badge de l'Agence des services frontaliers du Canada que porte l'agent de droite et sur l'insigne affichant son nom complet – Jacques Potvin. Caroline se résout à obtempérer, mue inconsciemment par un respect de l'autorité bien ancré dans sa personnalité. Elle livre l'information demandée avec lenteur, telle une dictée, question de lui laisser le temps de prendre le tout en note. Réflexe archaïque d'enseignante de français.

— Voilà, je pense que c'est tout pour le moment. L'inspecteur Biron viendra vous voir bientôt.

— Ah ouin, c'est Biron qui travaille à matin ? T'es certain ? fait le deuxième homme, pas convaincu de ce que son collègue vient d'avancer.

— Me semble que oui…

Les deux hommes se lèvent en échangeant un regard confus, le premier agent ayant suscité un doute considérable dans la tête de l'autre.

— Je pensais que c'était plutôt Laliberté ? Me semble que je l'ai croisé tantôt…

Toujours préoccupés quant aux ressources humaines présentes en cette période achalandée du temps des Fêtes, ils semblent tous deux se foutre royalement de l'état d'âme de la pauvre Caroline qui reste en plan, toujours assise sur sa chaise trop droite, l'ai démuni et la larme à l'œil. Ainsi ignorée, elle pleurniche :

— Moi, je fais quoi ?

Les deux agents frontaliers – qui se dirigeaient tout bonnement vers la porte – se tournent avec stupéfaction, comme si, tel le Messie, elle venait d'apparaître.

— Euh… Vous restez ici pour le moment. Quelqu'un viendra sous peu.

Sans que Caroline ait le temps de demander plus d'éclaircissements, les deux hommes sortent de la pièce. Par-dessus le bruit des pentures de la porte se refermant sur les deux ombres qui s'éloignent déjà, Caroline entend :

— Non, non, je te dis. Je pense vraiment que c'est Biron qui travaille aujourd'hui.

— Ah ben… Je pensais qu'il était parti avec son beau-frère à Fort Lauderdale…

Clac ! fait la porte dans un bruit de serrure métallique. Un frisson lui parcourant l'échine, Caroline agrippe le gobelet de café en carton qu'on lui a offert il y a une heure. Elle avale une gorgée du breuvage froid un peu de travers, ce qui la fait grimacer d'écœurement. Tout à coup, elle constate qu'elle vient ainsi de déposer son ADN sur le réceptacle et son cœur s'affole l'espace d'un instant... Elle revient illico de son délire en relativisant qu'elle ne se trouve tout de même pas dans un épisode de *CSI Miami*. Quoique… Tandis qu'elle se livre à ses réflexions paranoïaques, un des néons au plafond clignote comme s'il allait s'éteindre à tout jamais.

— Me semble que ça sent le renfermé ici ? s'indigne Vicky en plissant le nez avec dégoût.

Les deux employés qui se tiennent devant elle, un tout petit homme ne mesurant pas plus de cinq pieds cinq pouces et un plus grand et plus corpulent lèvent

instinctivement le museau dans le but d'avaliser ou de démentir les propos de la voyageuse.

— Je ne sens rien, toi? dit le type de droite, alias le petit, qui ressemble étrangement à Laurel du populaire duo comique Laurel et Hardy.

— Non, moi non plus, avoue le plus costaud.

— Dommage, ajoute Laurel, un peu déçu de ne pas être en mesure de corroborer les dires de la séduisante voyageuse à qui il doit faire remplir une déclaration d'événements.

— De toute façon, c'est pas important…, minaude Vicky qui, bien entendu, a remarqué dès son arrivée que ledit Laurel s'avérait sensible à ses charmes.

— On va terminer cette portion d'interrogatoire, si vous permettez. Donc, votre adresse à Gatineau est celle de votre résidence permanente ? demande le gros douanier, plus austère que son acolyte.

— Ouais, petite vie de petite vie. J'aimerais bien ça, posséder une résidence où il fait plus chaud l'hiver, mais mon salaire de petite prof sous-payée ne me permet pas – et ne permettra jamais d'ailleurs, il faut le préciser – de me payer une résidence secondaire en Californie…

— Ah ouais, hein…, s'intéresse Laurel, qui semble tout à coup succomber à une envie profonde de s'investir conjointement dans le projet de vie de Vicky de posséder une résidence à Los Angeles.

Rêveur, il la contemple en souriant sottement, les visualisant – lui en Speedo, elle en monokini – près de la piscine de leur copropriété de luxe. Son collègue, sans doute son supérieur, lui passe alors les papiers avec élan afin qu'il quitte son fantasme et revienne un peu sur terre. Comme Laurel fixe toujours intensément Vicky, en bavant presque à l'idée de planifier l'agencement intérieur du mobilier de leur future résidence commune, Hardy ramène finalement les papiers vers lui afin de poursuivre l'entretien :

— Donc, votre métier ?

— Professeure d'arts plastiques au secondaire.

— Écoutez, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de mentionner la matière…, s'impatiente Hardy, toujours l'air grognon.

— Ça sent vraiment drôle ici, réitère Vicky en s'éventant le visage d'une main.

— Il manque juste l'adresse de votre école et je crois que ce sera complet.

Vicky lui fournit l'information sans broncher.

— On reviendra vous voir pour la suite.

— Quelle suite ? Je commence à être tannée…

— La suite des procédures, répond le type en se levant, aussitôt imité par son collègue lunatique.

— Aaaah, je comprends. « La suite »…, raille Vicky, déçue de ne pouvoir obtenir plus de détails.

Les deux hommes quittent la salle. Laurel sort le dernier, en jetant un ultime regard coquin en direction de Vicky qui lui envoie la main avec nonchalance, souriant faussement juste avant de rouler des yeux en direction des tuiles cartonnées du plafond.

Katia toise non subtilement l'agent frontalier de droite, qu'elle a trouvé très à son goût dès la seconde où il est entré. Elle lui envoie une œillade charmante tandis que le second agent – au dos un peu voûté – remplit le document la tête penchée vers la table. Professionnel, et surtout pas dupe, l'agent convoité ne répond pas à son avance. Son visage reste de glace et il détourne plutôt la tête vers la sortie.

— Ceci est bien l'adresse de votre résidence ? s'assure le type en lui lisant rapidement l'information.

— En fait, j'ai quatre maisons, dont une à Vegas, une à L.A., une dans le West Side à New York… Mais bon, la résidence où je passe le plus de temps, c'est celle de Gatineau ! Par choix, bien sûr ! déconne Katia.

Devant les deux regards sévères qui la tambourinent tel un marteau-piqueur, Katia réalise rapidement que sa

blague n'était pas si drôle, compte tenu de la démarche officielle en cours.

— On vous demanderait de faire preuve d'un peu de sérieux, madame, la sermonne l'agent de gauche, toujours armé de son stylo à bille.

— Bon… Ouiiii, c'est bien mon adresse.

— Nous avons déjà l'adresse de votre lieu de travail. Quel métier y exercez-vous ?

— Je suis prof.

— De quoi ?

— Ben là, ça doit pas être un détail SI important, me semble. Voulez-vous bien me dire ça serait quoi le rapport avec l'enquête ? les houspille Katia juste pour le plaisir de se montrer déplaisante à son tour.

— Toutes les informations et tous les détails ont leur importance, madame, ainsi que votre transparence dans la démarche.

— Anglais. Prof d'anglais. Habituellement, avec le deuxième cycle, mais les quatre premières années de ma carrière, j'ai enseigné au premier cycle. Personnellement, j'aime mieux les plus vieux. Ils écoutent des vidéoclips de chanteuses américaines à moitié à poil sur YouTube toute la nuit, donc ils sont comme meilleurs en anglais, tsé. Voulez-vous d'autres détails ?

Les agents frontaliers, qui ont décelé son attitude pince-sans-rire et désinvolte, la fixent froidement pendant

un long moment pour lui signifier qu'ils saisissent très bien qu'elle se moque d'eux.

— Quoi ? Vous m'avez dit « TOUS les détails ». Aaaah… J'ai le cerveau en compote, je suis fatiguée, avoue Katia avec une once de repentir, ne voulant tout de même pas être mise en état d'arrestation pour avoir fait la fanfaronne.

— Nous pouvons comprendre, concède l'agent de droite, qui apprécie tout de même secrètement le cran de chien de son interlocutrice.

— Donc, c'est complet, je pense bien, conclut celui de gauche. Je vais aller consulter le reste de l'équipe.

Il ouvre l'appareil de communication accroché à sa ceinture avant de franchir la porte, laissant ainsi Katia seule avec l'agent qu'elle trouve de son goût. D'emblée, celle-ci esquisse son sourire le plus ravageur en envoyant avec candeur ses cheveux vers l'arrière. De marbre, le séduisant agent fuit de nouveau son regard.

Épuisée et toujours recluse dans la pièce sans fenêtre, Caroline tombe dans la lune en fixant un trombone abandonné au sol près d'une des chaises de l'autre côté de la table. Le bruit de la poignée qui tourne la ramène

brutalement à la réalité. Un homme en uniforme ouvre toute grande la porte et demeure en retrait tandis qu'il laisse pénétrer Vicky et Katia.

À la vue de ses amies, Caroline bondit hors de sa chaise tel un clown éjectable sortant de sa boîte à surprise. Vicky fonce alors droit sur elle pour la prendre dans ses bras. Katia bat des mains avec enthousiasme comme si elle débarquait chez Caro pour le réveillon :

— *Hello ! Long time no see !*

Posté en sentinelle dans le cadre de porte, l'homme leur annonce :

— Malheureusement, à cause du temps des Fêtes et du nombre élevé de voyageurs franchissant la frontière, l'inspecteur qui doit approuver toutes les déclarations est présentement occupé à un cas plus urgent. Je dois donc vous faire patienter ici pour un moment. Ça peut être un peu long. Vous disposez d'un téléphone de communication interne s'il y a un problème ou si vous désirez aller aux toilettes.

Il referme la porte qui se verrouille automatiquement en émettant son fameux cliquetis s'apparentant à celui d'une cellule de prison.

— Ayoye, un des gars qui m'a interrogée était vraiment trop *cute*, je vous jure ! Oufffff ! balance Katia en prenant place nonchalamment sur une des trois chaises présentes dans la pièce.

— Eille, pas moi ! Un petit et un baquet bête comme ses pieds, rien de très intéressant, se désole Vicky en s'assoyant à son tour devant Caroline.

— Moi, le *cute* portait malheureusement une bague de gars très marié, mais je suis sûre qu'il me trouvait à son goût pareil, ajoute Katia d'une voix mêlant conviction et désolation.

— OK ! Vous autres, là, comme d'habitude, vous pensez juste à *cruiser* ! rugit Caroline.

— Pour ma part, je pense à rien pantoute… Je suis brûlée, souligne Vicky en descendant son bassin sur l'assise peu rembourrée de la chaise afin d'appuyer l'arrière de sa tête contre la partie supérieure du dossier.

Elle effectue ensuite des bruits de poisson avec sa bouche, témoignant ainsi de son état cérébral oisif. Katia, qui s'étire les bras de chaque côté du corps, imite la position à l'allure confortable de son amie, puis elle fait claquer sa langue au palais. Silence.

— LES FILLES ? crie Caroline.

L'air franchement agacé par son attitude paniquée, Katia se redresse un peu pour la regarder.

— Caro, on en a parlé hier. De toute façon, ils ont bien dû te le redire aussi : on ne risque rien. C'est juste pour leur dossier intergouvernemental. Comment ça s'appelle ? Interpol ?

Caroline ironise, les baguettes en l'air :

— Parfait ! Tout va bien, quoi ! On est présentement incarcérées par Douanes Canada sans pouvoir contacter notre famille et sans avoir accès à nos téléphones… mais tout va bien !

— Ouin, c'est vrai, j'aimerais ça qu'ils nous redonnent nos affaires. Peut-être qu'on peut leur demander ? Au moins, si on peut capter le WiFi gratuit de l'aéroport, on aura quelque chose à faire, comme jouer à Candy Crush, approuve Vicky en reluquant avec désolation sa manucure défraîchie.

Caroline s'insurge de nouveau en secouant la tête :

— L'autre qui veut jouer à Candy Crush…

— Bon, les filles, j'ai une grave confidence à vous faire. Je vous ai pas tout dit pendant le voyage et, contrairement à vous deux, je vais pas attendre la nuit des temps pour me confesser…, débute une Katia angoissée.

— AAAAAH ! Honnêtement, à ce stade-ci, je me fous royalement de tes histoires de cul du voyage ou de n'importe quoi d'autre. On dirait que vous prenez la situation à la légère, les filles. Êtes-vous inconscientes ou quoi ? réplique Caroline du tac au tac, tout en croisant les bras en signe de frustration.

— Bon ! Relaxe, Caro… Tant pis d'abord, vous le saurez pas…, envoie Katia, un peu offusquée de se faire ainsi fermer le clapet.

— Les filles ? Il y a d'abord eu le Mexique, il y a deux ans, ensuite le congrès de débiles à Québec… Et là, encore

une fois, tout tourne au drame ! C'est QUOI notre maususse de problème ?

— Le congrès, c'était pire, sérieux !

— Voyons !? On dirait que vous ne réalisez pas pantoute la gravité de la situation !

— Hier, j'ai vraiment capoté. Mais là, on peut rien faire d'autre que d'attendre. C'est LA chose à faire quand on n'a pas de contrôle sur une situation, rationnalise Vicky, bien fière de sa grande capacité à effectuer un lâcher-prise.

— C'est même pas de notre faute, en plus… En tout cas, pas trop de notre faute, mettons, nuance Katia.

— Eille, vous me découragez pas à peu près, s'offusque Caro en les dévisageant.

— On est des victimes, au fond. Hein ? se réjouit presque Vicky en poussant un peu Katia du bras.

— Avoue, Caro, que c'est vrai ? On est arrivées décidées et super motivées à ne pas commettre les mêmes erreurs que pendant notre voyage au Mexique. Mais bon… On a été malchanceuses, c'est tout !

— « Pas faire les mêmes erreurs », mon œil, oui, s'oppose Caroline, les bras soudés contre sa poitrine.

— On a essayé très fort, du moins…